

Pierre Repond
Impasse St-Vincent 11
Farvagny
Fribourg
1726
0041 79 467 23 33
studio@pierrerepond.ch

2526 mots
14813 caractères

Le Jardin d'Émeraudes

de

Pierre Repond

Notre monde s'est écroulé et le mien avec. Parler de la bêtise humaine qui a conduit à cette ruine prendrait un temps que je n'ai pas. Les jours qu'il me reste, je les veux bleus comme tes yeux immenses, doux comme l'amour que tu faisais, pleins comme ton cœur de femme. Tu n'aurais pas voulu que j'abandonne notre œuvre. Je n'abandonnerai pas, mon amour. Tu es ma raison de vivre et d'aimer encore. Tu seras ma raison de mourir digne.

J'ai éteint cette foutue radio. C'est toujours les mêmes saletés pour l'âme. Depuis que Joyce est partie, les matins sont gris. Faut croire qu'elle avait besoin de couleurs pour son voyage vers Dieu. Elle doit y être maintenant, après dix-huit mois. Cette chaise vide, c'est la tienne. Comme j'aimais m'endormir en pensant à l'aube. Te regarder t'éveiller. Tes doigts fins à peine sortis des manches. Tes lèvres roses en forme de cœur. Ton souffle chaud sur le café noir. Que m'importe les couleurs d'un monde sans toi. Je ne le reconnais plus. Mais, sept heures! Alberto doit m'attendre. On a des arbres à planter. On va tout reconstruire, mon amour.

J'ai enfilé mes bottes, réveillé le pick-up. Sur la route, enfin ce qu'il en reste, j'ai remis la radio. Une station musicale réactivée après les événements. Ça calme et je me sens moins seul. Il y a des gens à l'autre bout des ondes. Arrivé au camp de secours, je vois Alberto, sous le chêne, un des derniers de Freemont Village. Cet arbre, il est tellement beau, tellement fort, je pourrais y habiter. Il a résisté à cette apocalypse. Il m'a tenu en vie quand Joyce a été tué par la première tempête. Quand je passe devant lui, elle est là, elle me dit: « Tiens bon, Elliot! Refais le monde pour moi, en mémoire de notre amour! ». Alors, avec Alberto, on repeint le monde avec nos arbres et nos fleurs.

— Ciao, patron ! dit Alberto en grimant dans le pick-up.

— Ciao Alberto, come stai? C'est tout ce que je connais en italien. Ça m'use pas et ça lui fait plaisir.

Alberto, il dit pas grand-chose, sauf parfois en mâchouillant son mégot, que Dieu ne veut pas encore de lui. Mais, il dit rien aujourd'hui. Un Italien, ça reste un secret où qu'il soit dans le monde. Sa maison a été soufflée par la dernière tempête. Il a beaucoup de chance de s'en être sorti, c'est comme un miraculé.

Il nous a fallu deux heures pour arriver à notre serre.

Avant la destruction de la route, j'avais que vingt minutes du silence d'Alberto à supporter. Mais je lui en veux pas. Il y a toujours une vie sous la glace et il ne faut pas toujours vouloir la briser. Parler quand l'autre ne veut pas, c'est comme conquérir par les armes un pays qui ne demande rien.

À notre serre, à Brookville, j'ai garé le pick-up en arrière juste devant la porte. Je suis descendu pour aller ouvrir. Une fine pluie donnait du brillant aux choses. L'air embaumait cette senteur chaude de la pierre mouillée. Le cadenas ouvert, j'allais tirer sur la porte coulissante. Je jetai un coup d'œil vers Alberto. Il était encore assis, la tête penchée en avant.

— Alberto! hélai-je. Il sursauta légèrement, mais restait figé sur son siège. Je retournai au pick-up. J'ai ouvert la portière de son côté. Alberto pleurait, je ne l'avais jamais vu pleurer.

— Faut pas m'en vouloir, patron! Je crois qu'chui foutu!

— Qu'est-ce qui va pas? Ses lèvres tremblaient, mais pas de froid, il faisait pas froid. Je l'avais jamais vu comme ça. Allez, viens à l'intérieur! On se prend un café. Il est descendu du pick-up. Je l'ai soutenu. Ça m'a inquiété, un grand gaillard, bâti comme un colosse grec. Nous marchions si lentement sous cette pluie, que dans nos cirés vert foncé, on aurait dit deux feuilles de laurier-cerise géant lustrées par une averse de printemps. Je l'ai assis à notre table de pause. Le café tirait dans son doux ronronnement. Ça redonnait un peu d'amour et de chaleur. On en a pris chacun une gorgée.

— Ça fait du bien, patron!

— Alberto, depuis le temps... appelle-moi Elliot, d'acc!

Il leva ses yeux humides vers moi.

— Sans vous, je suis plus rien. J'ai même plus de maison.

— On va la reconstruire ta maison Alberto. Mais là, le mieux qu'on puisse faire tous les deux, c'est redonner aux gens qui ont survécu, la beauté qui a été perdue. Pour que tout recommence, on a tous notre part à faire. Nous, c'est les arbres et les fleurs.

— Je sais, patr... Elliot! Mais... faut qu'j'vous dise, chui malade. J'vais pas m'en sortir. Cancer, partout y paraît, avancé, il a dit le toubib.

J'ai reposé ma tasse. La glace venait de s'épaissir, de mon côté cette fois. Il me regardait cherchant à capter les mots

sourds qui ne voulaient pas sortir de mes yeux encore imbibés de la mort de Joyce.

— Alberto! Si tu veux, repose-toi aujourd'hui. Ce soir, je t'emmène chez moi. Plus question que tu loges au camp de secours.

— Non, je vais travailler, je peux, je vous assure! Il sécha maladroitement ses larmes avec son index et son pouce terreux et boudinés. Son humilité me touchait autant que son malheur. Merci pour ce soir! dit-il, c'est bien de pas être seul.

— Oui, c'est bien de pas être seul! répétais-je, presque à moi-même.

La pluie cessa. Nous avons chargé le pick-up d'outils et de différents plants. Le parc Wilson avait été débarrassé des arbres brisés et des débris du dernier ouragan. La météo avait annoncé la fin de cet événement climatique, de ces dix-huit mois d'enfer. Ce parc, c'était notre premier chantier de reconstruction de la ville. Je me garai le long de Nations Street sur le bord sud du parc. Il était neuf heures. Le soleil timide séchait doucement les restes de pluie. On commença à planter les premiers arbres. Alberto aimait ce travail. C'était dur de penser qu'il serait peut-être bientôt parti chez les anges. Les mains dans la terre brune et grasse, je dédiais chaque arbre et chaque pousse de fleur plantés, à lui et à Joyce, mon ange à moi, et à Dieu pour qu'Il aide Alberto. Le parc reprenait vie. Il arrivait que, redressés après l'effort, nos regards se croisent. Et nous savions que ce que nous faisions, c'était bien.

Midi sonna au clocher de la chapelle presbytérienne de Nations Street, miraculeusement épargnée par les foudres du ciel.

— Tu crois aux miracles, Alberto? dis-je en déballant mon casse-croûte. Je m'assis sur la ridelle arrière du pick-up. Il avait déjà pris une bouchée d'une belle salade de pâtes qu'il avait préparée la veille dans les cuisines du camp.

— J'aimerais bien penser qu'un autre miracle va me guérir. Peut-être que j'en ai déjà eu un en sortant vivant des décombres. Mais si y a des miracles, pourquoi la Terre tourne plus rond et qu'elle nous fait tellement de mal. On dirait qu'elle veut plus de nous. Et vous, vous y croyez?

J'avalai une gorgée de bière en regardant autour de nous.

– Je pense qu'on sait pas grand-chose de la vie, de ce qu'elle est vraiment. Ce qu'on en perçoit, c'est qu'un petit bout, et on pense que c'est ça la vie. Je crois que la force qui a créé tout ça, on peut pas se l'imaginer. Alors, je me dis qu'en ouvrant ma pensée et mon cœur à ce mystère, j'entre peut-être en contact avec un univers où tout est possible même si notre cerveau ne peut pas le concevoir. Et la Terre, elle n'a rien contre nous. C'est nous qui l'avons maltraitée.

Alberto me regardait. Il mâchait plus lentement. Je voyais que ça turbinait sec dans sa tête.

– Vous avez sûrement raison, Elliot! Mais pourquoi tout ce malheur et ce putain de cancer et pourquoi votre femme a dû partir comme ça?

J'avais pas les réponses. J'ai fait qu'hausser les épaules en reprenant une lampée de bière pour ne pas avoir à parler. J'ai juste dit que j'en savais rien, qu'on avait à vivre ce qu'on avait à vivre. Je m'en voulais un peu d'avoir parlé de miracles. J'en voulais aux cloches qui me l'avait suggéré.

– Allez, on s'y remet! Si ça continue comme ça, on aura fait une bonne journée! Nous débattions des différents endroits où planter le reste de notre chargement quand une petite voiture rouge se gara à quelques mètres du pick-up. Il y avait encore peu de véhicules en circulation. La légère surprise passée, je portai à Alberto qui avait creusé le trou, un Syringa vulgaris, un lilas bleu commun, de ceux que le président Lincoln aimait cultiver.

– Bonjour! dit une femme derrière nous. Je voudrais parler à Elliot Prince.

Je me relevai en légère sueur, tentai de dégager la terre que me collait aux mains.

– C'est moi! Le soleil en contre-jour m'éblouissait. Je ne distinguais pas bien son visage masqué par de grandes lunettes de soleil. Mais je pouvais tout de même capter son élégance. À sa tenue genre Chanel, son appartenance sociale. Au son de sa voix, la douceur qui me manquait depuis la mort de Joyce.

– Catherin Burns. Je viens d'être nommée en charge des espaces publics pour la reconstruction de Brookville. Elle avança la main que je dus refuser vu l'état des miennes.

– Bonjour, Catherin Burns! dis-je alors qu'elle retirait ses lunettes. Et le soleil se leva une seconde fois ce jour-là. Son visage, c'était Grâce Kelly version chaleureuse. Ses yeux,

c'était deux émeraudes taillées par le plus grand joaillier de chez Van Cleef & Arpels. Ses cheveux mi-longs, auburn cuivré, un peu sauvages, donnaient un piquant insaisissable à cet ange improbable venu se pencher sur nos modestes existences.

– Elliot... patron? Je vais chercher un autre lilas. Alberto me rappela sur terre.

– Oui... monsieur Prince! Je voudrais votre avis pour ce parc, vous qui êtes sur le terrain.

– Mon avis? À quel sujet? Comme vous avez repris le dossier, j'imagine que vous connaissez ce qui a été décidé.

– Absolument et sous votre main experte, notre ville, j'en suis sûre, va renaître encore plus belle qu'avant. Mais un point ou plutôt une suggestion n'a pas été abordée. Je voulais vous en parler avant d'en faire part à la commission. Que diriez-vous de profiter de cette métamorphose pour rebaptiser le parc, de façon à imprimer plus fortement dans l'esprit des survivants, cette notion de renouveau et de beauté?

Elle parlait bien. Fallait que j'm'applique un peu. Je m'appliquai.

– Je n'y avais pas songé. Mais oui, peut-être, pourquoi pas!

– Heureuse que vous soyez ouvert à l'idée! Elle s'approcha. Ce n'était plus ses yeux que je voyais, c'était sa joie, son enthousiasme, son monde. Son énergie secoua tout entier mon être, fissura ma tristesse comme jamais je ne l'aurais cru encore possible.

– C'est que là, nous devons planter le reste avant ce soir! Je désignai le pont du pick-up. Peut-être que mon avis vous suffit pour présenter l'idée à la commission.

– Je pourrais, en effet. Mais je voudrais que ce nom porte en lui la force, la beauté et l'authenticité pour lesquelles je ne pense pas nos bureaucrates suffisamment inspirés, aussi compétents soient-ils dans leurs fonctions. C'est vous, les artistes!

– Dans ce cas, je vous propose de nous voir à la serre, vous connaissez l'endroit, demain à huit heures, avant que nous partions sur le chantier.

– Je vous remercie, mais avec la route défoncée, il me faut près de deux heures pour venir ici depuis chez moi. J'habite à Freemont Village, je viens d'emménager.

Je restai interdit.

– Monsieur Elliot, il habite aussi à Freemont Village! dit

Alberto en passant derrière elle, les bras chargés d'un autre *Syringa vulgaris*.

— Voilà ce qu'on appelle une coïncidence! Prenons cela comme un encouragement du Ciel à collaborer! dit-elle avec un large sourire.

— Eh bien, si vous êtes libre ce soir, passez donc à la maison, vers, disons, dix-neuf heures! J'héberge Alberto, pour quelques mois, le temps que sa maison soit reconstruite. C'est au 52, Baker Street. Et je crois que c'est un excellent cuisinier.

Alberto, à genoux, se redressa vers nous, heureux que j'aie fait état de cette qualité chez lui et devant une dame.

— Vous aimez la cuisine italienne, Madame?

— Ma préférée, Alberto! Eh bien, à ce soir, Elliot! me dit-elle en effleurant mon bras. Je la regardai s'éloigner. La joie qui semblait à nouveau possible fut immédiatement assombrie par la peine que j'éprouvais pour Alberto.

— Alberto, où avez-vous appris à cuisiner comme ça? C'était absolument divin! dit Catherin Burns en se levant pour débarrasser la table.

— Catherin, je vous en prie, vous êtes invitée! dis-je en voulant lui prendre les assiettes des mains. Elle me regarda avec une moue me signifiant qu'il ne fallait même pas y penser.

Alberto ne répondait pas. Il nous tournait le dos, les deux mains posées sur l'évier de la cuisine.

— Alberto? Je m'approchai. Il ressemblait à une statue de ce blanc funèbre des cimetières.

— Que se passe-t-il? demanda Catherin.

Alberto ne pouvait pas parler. Je voyais qu'il souffrait et pas qu'à l'âme cette fois.

— Alberto est malade! dis-je à Catherin. Ensemble, nous l'assirent dans un fauteuil du séjour. Il semblait partir, absent déjà. J'appelle le médecin du camp.

— Attendez, Elliot! Catherin prit une chaise et se mit en face de lui.

Je ne savais pas ce qu'elle faisait. Mais je voyais qu'elle, le savait parfaitement. Elle posa une main sur la poitrine d'Alberto et l'autre sur son avant-bras gauche. Elle sembla s'isoler du monde, ferma les yeux. J'entendais, mais à peine,

une sorte de murmure, une incantation entre chant et râle presque animal. Alberto, endormi, marquait quelques légers soubresauts. Son visage s'était apaisé. Les minutes passaient. Catherin se fatiguait, mais elle ne lâchait pas. Son charme qui m'avait capté au parc se transformait en une admiration et une onde d'amour qui bouleversaient mon âme, mon esprit et mon corps aussi. Après une demi-heure, elle expira puissamment comme si, tout ce temps, elle n'avait pas respiré. Elle ouvrit enfin ses yeux vert émeraude. Je n'avais jamais vu un regard si clair, si profond.

— Alberto va bien maintenant! dit-elle, très sereine. Je fais ça depuis mon adolescence ou plutôt, Il me permet de le faire. Elle se releva, s'approcha de moi et pointa son index vers le ciel. C'est Lui qui m'a guidée jusqu'à vous, Elliot. Sans la quitter du regard, je lui pris la main, y déposa un baiser qu'elle me rendit doucement sur mes lèvres et à jamais, dans mon cœur.

Le lendemain, Alberto stupéfia son médecin.

— Alberto! dit-il après plusieurs vérifications, vous n'avez plus rien. Je peine à l'avouer, mais je crois que c'est un miracle. Vous croyez aux miracles?

— Depuis peu, docteur ! dit Alberto, les yeux brillant d'une joie qu'il n'avait jamais connue.

Catherin Burns avait en elle la force du mystère qu'il m'était arrivé d'approcher dans mes prières. Par elle, Dieu nous avait guéris, Alberto et moi qui participions à l'avènement de Sa nouvelle Terre.

Joyce, mon ange, tu feras toujours partie de moi, mais ta chaise n'est plus vide. Et je me réjouis à nouveau de l'aube, depuis que Catherin, un autre ange, est venue repeindre ma vie et rebaptiser le parc Wilson... le Jardin d'Émeraudes.

— FIN —

